

La question des synoptiques. Partie 1

Autor(en): **Du Bois, H. / Holtzmann, M. / Weizsaecker, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger**

Band (Jahr): **2 (1869)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA QUESTION DES SYNOPTIQUES

D'APRÈS LES TRAVAUX DE

MM. HOLTZMANN ET WEIZSÆCKER ¹.

Parmi les problèmes dont a à s'occuper la critique des livres du Nouveau Testament, il en est peu qui aient une plus grande portée, et il n'en est peut-être aucun qui présente autant de difficultés que celui de l'origine des trois premiers évangiles et de leurs rapports mutuels. L'importance de ces écrits comme sources de l'histoire de Jésus-Christ n'échappe à personne. D'un côté les ressemblances frappantes qui existent entre eux et semblent n'en faire parfois que trois éditions d'un même ouvrage, de l'autre les divergences non moins remarquables qu'ils présentent, ont attiré de fort bonne heure l'attention des théologiens. Déjà les Pères de l'église, Epiphane, Chrysostôme, et particulièrement Augustin dans son traité *De consensu evangelistarum*, s'en sont occupés. Dès lors, il est vrai, et pendant bien des siècles, ces questions furent presque entièrement laissées de côté. Il était réservé à la théologie des temps modernes d'y revenir et de les étudier sous toutes leurs faces, afin de recueillir les éléments nécessaires à la solution de la grande question qui domine toutes les autres, celle de la vie de Jésus. *Storr*², vers la fin du siècle dernier, ouvrit l'arène en énonçant l'opinion que Marc avait écrit le premier, et que Luc avait eu cet évangile sous les yeux en composant le sien, tandis que Matthieu aurait écrit d'une manière indépendante de l'un et de l'autre. Dès lors, parurent et se succédèrent sans interruption jusqu'à nos

¹ *Die synoptischen Evangelien, ihr Ursprung und geschichtlicher Charakter*, von H. J. Holtzmann, 1863. Un vol. in-8.

Untersuchungen über die evangelische Geschichte, ihre Quellen und den Gang ihrer Entwicklung, von C. Weizsäcker, 1864. Un vol. in-8.

² *Ueber den Zweck der evangelischen Geschichte und der Briefe Johannis*, 1786. — *De fontibus evangeliorum Matthæi et Lucæ*, 1794.

jours une foule d'ouvrages traitant le même sujet et qui forment maintenant toute une littérature. Citons entre autres les noms de *Eichhorn, Griesbach, Schleiermacher, Gieseler, de Wette, Credner, Lachmann, Wilke, Weisse, Hug, Baur, Hilgenfeld, Bleek, Ewald*, etc., etc.

Les opinions diverses concernant l'origine des synoptiques peuvent se ramener toutes à l'une ou à l'autre des trois hypothèses suivantes :

1^o Celle d'un *évangile primitif*, présentée en premier lieu par *Eichhorn*¹. D'après lui, la source commune de nos trois évangiles synoptiques serait un ouvrage unique, écrit soit en araméen, soit en grec, et racontant la vie et les paroles du Seigneur. Cet ouvrage primitif aurait, après son apparition, passé par une série de recensions et de modifications diverses qui auraient enfin donné lieu à nos trois premiers évangiles.

Il est certain que cette hypothèse renferme une part de vérité : elle explique bien, en effet, les ressemblances qui existent entre ces trois ouvrages et qui ne se comprennent guère que par l'emploi de sources écrites communes ; mais la manière dont elle cherche à rendre compte des différences qui les distinguent, en intercalant un nombre plus ou moins considérable de recensions ou d'éditions de l'évangile primitif qui auraient disparu sans laisser de traces, est évidemment artificielle et devait appeler une opposition qui n'a pas manqué de se produire.

2^o L'hypothèse à laquelle *Gieseler*² a attaché son nom et qui a pour représentants parmi les théologiens contemporains *Guericke, Ebrard, Thiersch*. D'après Gieseler, la source commune des trois premiers évangiles serait, non pas une composition spéciale, mais la *tradition orale*, formée de la prédication apostolique, sur l'œuvre et les enseignements du Seigneur, et qui, après s'être consacrée pendant un certain temps dans la mémoire de l'église, se serait fixée enfin sous des formes un peu diverses dans nos évangiles.

Il est certain que, pendant un laps de temps plus ou moins considérable, les faits de l'histoire évangélique ne se transmirent que par le moyen de la tradition orale, et que celle-ci a fourni la matière de plusieurs récits de nos évangiles. Il faut reconnaître encore que cette hypothèse rend compte d'une manière naturelle et

¹ *Einleitung in das Neue Testament*, 1804.

² *Historisch-kritischer Versuch über die Entstehung und die frühesten Schicksale der schriftlichen Evangelien*, 1818.

satisfaisante des divergences qui existent entre les synoptiques. Mais ce qu'elle n'explique pas, ce sont les ressemblances singulières qu'ils présentent, ressemblances qui se retrouvent aussi bien dans le plan général de l'ouvrage que dans une foule de détails tout à fait accessoires, par exemple le choix et l'arrangement des mots. Aussi peut elle être regardée à bon droit comme étant en tous cas insuffisante.

3° Une dernière hypothèse admet que les évangélistes se sont servis les uns des autres. C'est la plus anciennement formulée ; nous la trouvons déjà exprimée par saint Augustin¹. Elle a été reprise dernièrement par *Hug*² et soutenue dès lors par un grand nombre d'auteurs. L'insuffisance des autres hypothèses semble ne laisser que cette seule porte ouverte. Cependant ici encore surgissent des difficultés : l'évangile de Luc n'est évidemment pas un ouvrage primitif, l'auteur le déclare lui-même (Luc, I, 1-4). L'opinion qui veut en faire la base des deux autres ne peut donc se soutenir longtemps. Il en est de même de l'évangile de Matthieu, dans lequel on reconnaît sans peine la présence de deux sources distinctes. Enfin, l'évangile selon saint-Marc lui-même paraît présenter les caractères d'une composition de seconde main ; ainsi certaines abréviations qui nuisent à la clarté du récit, certaines formules qui lui sont propres et qui ne se retrouvent pas dans les parallèles identiques de Matthieu et de Luc, etc.

En présence d'un tel résultat, on est en droit de se demander s'il n'y a point une quatrième alternative ou du moins une manière de combiner les hypothèses précédentes, qui réponde mieux à tous les faits et fasse droit à toutes les données du problème. C'est ce que se sont proposé d'examiner les auteurs des deux ouvrages que nous avons cités en tête de cette étude et dont les résultats, dus à une étude approfondie du sujet et à un talent incontestable, méritent une sérieuse attention de la part de tous ceux qu'intéressent ces questions.

Nous avons le dessein d'analyser successivement chacun de ces ouvrages. Nous chercherons ensuite à préciser, d'une part, les points sur lesquels ils sont d'accord, de l'autre, ceux où ils diffèrent et qu'on peut envisager comme devant faire l'objet de nouvelles études.

L'examen des diverses hypothèses proposées jusqu'à ce jour

¹ *De consensu evangelistarum*. I, 2, 4, 12.

² *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*. 4^e éd. 1847, 1 v. in-8.

conduit nécessairement à admettre, comme pouvant seule expliquer les ressemblances des synoptiques, une source écrite commune à tous les trois. Or, l'évangile de Marc est certainement celui qui s'en rapproche le plus. Partant de là, M. Holtzmann se donne pour tâche de démontrer l'existence de cette source commune, dont la combinaison avec une autre source, également écrite et employée au moins par deux évangélistes, explique selon lui, l'origine et les rapports des trois évangiles synoptiques.

I. *La source commune.*

Une étude tant soit peu attentive du texte des trois premiers évangiles montre dans tous les trois une succession de récits qui se suivent dans le même ordre général, qui offrent le même caractère, et souvent même une conformité littérale. Ces récits forment ainsi le fond commun de l'histoire que chacun d'ailleurs présente à sa manière et en ajoutant à ce fond les détails qu'il a pu puiser à d'autres sources. Cette parenté suppose l'existence d'un écrit qu'ils ont tous les trois connu et pris pour base de leur composition, mais qui devait se rapprocher beaucoup de l'évangile de Marc. Celui-ci, en effet, ne contient qu'un très petit nombre de passages qui lui appartiennent en propre et, d'autre part, il présente une unité qui ne se retrouve dans aucun des deux autres, où l'on discerne la réunion de plusieurs éléments.

Cet écrit¹, qui contenait ainsi la presque totalité de notre second évangile, et sans doute encore le sermon sur la montagne tel que nous le trouvons dans Luc (Luc, VI, 20-49), le récit de la guérison du serviteur du centenier de Capernaüm (Luc, VII, 1-10 comp. avec Matth. VIII), probablement aussi l'histoire de la femme adultère, que nous trouvons dans Jean, VII, 53 — VIII, 11, où il est évidemment interpolé, et qui porte tous les caractères des autres morceaux tirés de cette source, — cet écrit, disons-nous, formait le premier récit suivi du ministère de Jésus *en Galilée*.

L'auteur avait dû y joindre celui de la mort de Christ, arrivée à Jérusalem, et des événements qui la précédèrent immédiatement. Il avait été sans aucun doute composé en grec; il suffirait pour le prouver de cette seule circonstance que toutes les citations de l'An-

¹ Le *Proto-Marc*, études critiques sur l'évangile selon S. Matthieu, par A. Réville, 1862, p. 115 et suiv.

cien Testament qui sont communes aux trois synoptiques, sont, une seule exceptée, conformes à la version des LXX.

Aucun des synoptiques ne reproduit entièrement cette source. Matthieu et Luc l'ont modifiée en plus d'un point et enrichie de faits nouveaux. Quant à Marc, qui en a laissé de côté quelques fragments, il ne peut y avoir ajouté au plus qu'une trentaine de versets pour lesquels nous ne trouvons point de parallèles dans les deux autres évangiles. Les modifications qu'il y a apportées en la retravaillant se réduisent à certaines abréviations dans les discours de Jésus, au retranchement de quelques circonstances du début de son ministère et du sermon sur la montagne, et à l'insertion dans le texte primitif de quelques adjonctions explicatives.

Cependant nous rencontrons ici une hypothèse qui, si elle se vérifiait, renverserait complètement ces résultats, et qui doit dès lors être examinée de près. D'après *Griesbach*¹, dont l'opinion a été reproduite et développée plus récemment, entre autres par *de Wette*, *Bleek*, et avec certaines modifications par les théologiens de l'école de Tubingue, l'évangile de Marc, loin d'être le plus rapproché de la source primitive, n'est au contraire qu'une compilation des deux autres. Ainsi doivent s'expliquer la brièveté de cet évangile et la circonstance qu'il ne contient presque rien qui lui appartienne en propre. Plus d'un passage, d'ailleurs, semble supposer ou une abréviation intentionnelle ou une combinaison des récits de Matthieu et de Luc. — Mais, dans cette supposition, bien des choses restent difficiles à expliquer. Comment se fait-il que Marc, en compilant deux sources où l'ordre chronologique et naturel des faits est souvent altéré, ait retrouvé cet ordre et aide à le rétablir dans les autres évangiles? Comment, puisqu'il a fait un extrait de Matthieu et de Luc, a-t-il pu omettre une foule de traits essentiels de la vie de Jésus et de discours importants, tandis qu'il rapporte nombre de détails d'une beaucoup moindre valeur? Enfin de quelle utilité aurait été un ouvrage tel que celui qu'on attribue à Marc et quel but aurait-il eu en le composant? Au surplus, le style de cet évangile, riche en détails originaux, en expressions naïves et en traits pittoresques, suppose un tout autre mode de composition. Nous trouvons ainsi, dans l'examen de cette hypothèse, une confirmation de plus des résultats auxquels l'étude des textes nous avait déjà conduits.

¹ *De fontibus unde evangelistæ suas de resurrectione Domini fontes hausserint.* 1784. — *Commentatio qua Marci evangelium totum e Matthæi et Lucæ commentariis decerptum esse monstratur.* 1789-90.

II. Les *λόγια* (2^e source).

Si nous retrouvons à la base de nos trois synoptiques un écrit qui leur a servi de source commune, cette source n'est cependant pas la seule à laquelle ils ont dû puiser. En effet, Matthieu et Luc renferment l'un et l'autre de nombreux morceaux qui n'en proviennent pas, et qui, d'autre part, à cause de leur ressemblance dans les deux ouvrages, ne peuvent être dus à la composition de l'un ou de l'autre des auteurs. Ils supposent nécessairement l'existence d'une seconde source. Nous l'en retrouverons à peu près le contenu en retranchant de Matthieu et de Luc ce qu'ils ont de commun avec Marc, et nous remarquons que ce reste comprend essentiellement des sentences et des discours du Seigneur.

Cette source, toutefois, n'a pas été employée de la même manière par les deux évangélistes qui en ont fait usage. Dans Matthieu, les paroles de Christ apparaissent groupées en un certain nombre de grands discours composés de morceaux appartenant à diverses époques et à diverses circonstances; dans Luc, au contraire, elles sont placées autant que possible dans leur cadre historique. Or, le mode de procéder de Matthieu suppose un travail d'assimilation et de transformation bien plus complet que celui de Luc. On ne comprendrait guère, d'ailleurs, l'existence d'un ouvrage ne contenant que les cinq ou six groupes de discours que nous trouvons dans le premier évangile, sans indications historiques; au contraire, on a fort bien pu faire un recueil des paroles de Christ, accompagnées chaque fois des quelques données historiques nécessaires pour en donner l'intelligence, tel que nous le trouvons encore dans Luc. Il faut donc en conclure que celui-ci nous présente cette source dans un état plus voisin de l'état primitif que Matthieu, et que c'est à lui que nous devons surtout nous adresser pour en reconnaître la forme et le contenu. Nous en retrouverons surtout une portion importante dans le morceau Luc, IX, 51 — XVIII, 14, connu sous le nom de *Récit du voyage*, et qui est en grande partie propre à cet évangéliste.

Néanmoins Luc lui-même, pas plus que Matthieu, n'emploie cette source dans son entier et, pour la reconstruire il faut nécessairement les consulter et les combiner l'un et l'autre.

D'autre part, il ne faudrait pas croire que *tous* les discours de Jésus que nous trouvons dans ces deux évangiles aient été empruntés à cet ouvrage. Le sermon sur la montagne, par exemple,

et plusieurs paraboles de Matth. XIII, qui se retrouvent également dans Marc, doivent avoir appartenu à la première source.

Enfin, outre les morceaux que Matthieu et Luc ont tirés des *λόγια*, ils renferment encore tous les deux d'assez nombreux fragments qui appartiennent en propre soit à l'un, soit à l'autre. Citons, pour Matthieu, l'histoire de la naissance de J.-C. (I et II); certaines portions du sermon sur la montagne (V et suiv.), le récit de la marche de Pierre sur les eaux (XIV), du statère (XVII), de la mort de Judas, du songe de la femme de Pilate, du tremblement de terre (XXVII) etc., etc.; pour Luc, l'histoire de l'enfance (I et II), la généalogie (III), la résurrection du fils de la veuve de Naïn (VII), la pécheresse de Capernaüm (ibid.), Marthe et Marie (X), l'histoire de Zachée (XIX), la comparution de Jésus devant Hérode (XXIII), la parole au brigand converti (ibid.), etc., etc. — Ces morceaux supposent-ils d'autres sources écrites que celles que nous avons nommées? Peut-être, pour ce qui concerné les généalogies. Quant au reste, la langue et le style nous font voir dans ces portions l'œuvre de l'évangéliste lui-même, recueillant dans la plupart des cas et mettant par écrit des données de la tradition orale.

L'étude comparative des textes nous amène donc aux conclusions suivantes :

a) Nos synoptiques ont employé deux sources écrites principales, l'une racontant essentiellement le ministère de Jésus en Galilée, l'autre formant une collection de discours de Christ.

b) La première de ces sources forme la base de la composition des trois évangiles, mais nous la retrouvons surtout dans Marc, qui est à peu de chose près identique avec elle.

c) Matthieu et Luc combinent les deux sources, le premier en les retravaillant davantage, le second en y ajoutant un plus grand nombre d'éléments empruntés à la tradition orale surtout concernant l'œuvre de Jésus en Judée.

D'après cela, on ne peut guère parler d'un *plan* de ces deux évangiles. Dans Matthieu, ce plan n'existe à proprement parler que dans les chap. V à XIII, où l'auteur montre successivement un exemple des enseignements de Jésus dans le sermon sur la montagne, un exemple de ses œuvres dans les récits de miracles qui suivent, la fondation de son royaume, dans l'envoi des apôtres (X), puis les luttes qui en sont la conséquence — et enfin, dans les paraboles du chap. XIII, les causes de l'inimitié qui poursuit le Christ

et de la catastrophe finale. Pour tout le reste, Matthieu suit simplement les grands traits de l'histoire de Jésus.

Dans Luc, nous trouvons bien moins encore une disposition systématique; la matière historique se partage chez lui en deux masses suivant les deux grandes sources où il a puisé, la première formant la première partie de l'évangile, I à IX, 50, la seconde formant la seconde partie, de IX, 51 à la fin, sauf pour les derniers chapitres où Luc revient à sa première source. Cependant ces deux masses se distinguent encore par la différence qu'elles supposent dans le théâtre de l'activité de Christ: la première portion présente l'œuvre de Jésus *en Galilée*, la seconde son œuvre *en dehors de la Galilée* (Conf. Luc, IX, 51).

III. *Preuves.*

Indépendamment du caractère des évangiles eux-mêmes, nous trouvons la confirmation des résultats auxquels nous sommes parvenus dans l'étude des faits suivants :

a) C'est d'abord le *prologue de l'évangile de Luc* (Luc, I, 1-4) :
 « Plusieurs ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses dont la
 « vérité nous a été connue avec une pleine certitude, selon que
 « nous les ont transmises ceux qui en ont été les témoins dès le
 « commencement et qui ont été les ministres de la parole, j'ai cru
 « moi aussi que je devais te les raconter par ordre, très-excellent
 « Théophile, après m'être exactement informé de tout dès l'origine,
 « afin que tu reconnasses la certitude des enseignements que tu
 « as reçus. »

Dans ce passage, l'évangéliste distingue nettement les témoins oculaires dont les récits — soit oraux, soit écrits, il ne le dit pas, — ont servi de base aux travaux subséquents, des auteurs qui ont employé ces sources, et parmi lesquels il se place lui-même. Or, ce témoignage répond parfaitement à ce que nous avons trouvé jusqu'ici: dans les récits de ces témoins nous reconnaissons nos sources, dont Luc aussi a profité et auxquelles il a voulu remonter; dans les écrits de ces auteurs dont il parle, nous voyons nos évangiles de Matthieu et de Marc, composés à l'aide de ces documents et auxquels Luc veut ajouter un ouvrage qui raconte autant que possible tous les faits, dès le commencement et par ordre.

b) Le *fragment de Papias* sur les évangélistes Matthieu et Marc, qui nous a été conservé par Eusèbe (Hist. eccl. III, 39), et qui pré-

sente la donnée traditionnelle la plus ancienne sur l'objet qui nous occupe.

D'après Papias ¹, Matthieu a écrit en langue hébraïque un recueil des λόγια du Seigneur, que chacun interprétait ensuite aussi bien qu'il le pouvait, — et Marc, interprète de l'apôtre Pierre, a mis par écrit avec soin, mais non pas toutefois en ordre (οὐ μέντοι τάξει) le récit des paroles et des œuvres du Christ, car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi, mais il avait été le compagnon de Pierre qui donnait ses enseignements selon le besoin et non comme voulant faire un recueil des paroles du Seigneur.

Or les λόγια dont parle Papias et dont il attribue le recueil à l'apôtre Matthieu sont certainement la collection de discours dans laquelle nous avons trouvé une des sources principales de nos synoptiques, car il est tout à fait arbitraire de vouloir entendre λόγιον dans un autre sens que celui de « parole, » « sentence » (ef-fatum). En outre, ce qu'il dit de Marc convient parfaitement à notre second évangile ou à la source qu'il reproduit, même les mots οὐ μέντοι τάξει, car le récit de Marc, comparé au plan plus systématique de Matthieu ou de Jean, par exemple, devait paraître moins ordonné.

c) Les fréquentes répétitions. Nous trouvons souvent, en effet, dans le même évangile — et très-particulièrement dans Matthieu et Luc — la reproduction parfaitement identique de la même parole de Christ dans deux contextes différents. Cette reproduction, que sans cela l'on ne comprendrait guère, s'explique par la combinaison qu'ont faite les évangélistes de deux sources, dans chacune desquelles se trouvaient, mais au milieu d'un cadre historique différent, les sentences qu'ils rapportent. Sans doute, c'est encore dans ce fait qu'il faut voir la cause d'un phénomène particulier au premier évangile qui parle souvent de deux personnages là où les autres n'en indiquent qu'un seul (deux démoniaques à Gadara, Matth. VIII, 21-34; deux aveugles à Jéricho, Matth. XX, 29-34).

d) Les citations de l'Ancien Testament. Ces citations forment une des données importantes pour la détermination du rapport des synoptiques entre eux, par la différence qu'elles présentent suivant qu'elles sont tirées du texte hébreu original ou de la version des

¹ Evêque de Hiérapolis en Phrygie, né probablement à la fin du premier siècle et mort en 164. Cf. Bleek, Einleitung in das Neue Testament, 2^e éd. p. 94.

LXX. Or, à cet égard, nous remarquons que dans Matthieu les citations dues à l'évangéliste lui-même sont très-généralement tirées de l'original, tandis que celles qui se trouvent dans le courant du récit et qui en font partie proviennent des LXX. Qu'en conclure, sinon que l'auteur du premier évangile a eu en effet pour son ouvrage des sources, écrites en grec, dont il a tiré ses récits, tandis que lui-même, juif de nation, connaissait aussi bien le texte hébreu de l'Ancien Testament, que le texte grec, et s'attachait de préférence au premier.

Dans Luc, toutes les citations sont tirées des LXX, et empruntées à la première source, dont c'est un des caractères, sauf une seule (VII, 27), tirée de l'original et qui s'explique par l'existence de la seconde source, dans laquelle l'Ancien Testament était cité tantôt d'après le grec, tantôt d'après l'hébreu.

Il en est de même de Marc qui cite toujours d'après les LXX, sauf I, 2, où une étude attentive du texte fait découvrir l'adjonction postérieure d'une citation qui n'appartenait sans doute pas à la source primitive, mais que celle-ci semblait appeler en attribuant à Esaïe les paroles de Malachie citées aux versets 3 et 4.

e) *La langue originale du premier évangile.* Notre évangile de Matthieu a été sans aucun doute composé en grec. L'emploi de certaines tournures exclusivement grecques (*βαπτολογεῖν, πολυλογία*, VI, 7), de certains jeux de mots qui ne se comprennent que dans cette langue, l'emploi simultanément des LXX et du texte hébreu pour les citations de l'Ancien Testament et d'autres indices encore rendent impossible l'hypothèse qu'il ne serait que la traduction d'un original araméen.

D'autre part, la tradition ecclésiastique tout entière est unanime pour déclarer que Matthieu a écrit son évangile en hébreu. Comment expliquer cette contradiction ? Elle se résout dès que nous admettons que l'apôtre Matthieu a en effet composé un ouvrage, écrit sans doute en langue araméenne, le recueil des *λόγια* dont parle Papias, qui forme l'une des sources du premier évangile et a permis d'appeler celui-ci du nom de Matthieu. — Au surplus, l'opinion que cet évangile avait été écrit primitivement en hébreu pouvait trouver un appui dans l'existence de l'évangile araméen *καθ' ἑβραίουσ,* qui n'en est cependant lui-même qu'une recension postérieure.

f) *Le style des synoptiques.* Une étude attentive du style de ces trois écrits donne lieu aux observations suivantes.

Tous les trois ont pour base un même texte, dont on retrouve

dans tous également les caractères essentiels, sans qu'aucun d'eux toutefois le reproduise absolument tel quel. Marc est celui qui a le moins modifié ce document original. Matthieu trahit une plus grande habitude du style narratif. Luc emploie, lorsqu'il ne transcrit pas ses sources, des formes d'une grécité plus pure. Nous reconnaissons là l'existence de la première source que d'autres indices nous ont montrée comme formant le fond commun des récits synoptiques.

Nous pouvons, en comparant nos trois évangiles et en étudiant le style de Marc, retrouver encore sans trop de peine les caractères qui distinguaient le style de cet ouvrage primitif; il se faisait remarquer en particulier par son amour des détails et par la forme populaire du récit. On peut en citer de nombreux exemples:

Les fréquentes répétitions, l'emploi de termes identiques dans les questions et les réponses d'un dialogue (Marc, I, 40, etc.), de substantifs au lieu de pronoms, de prépositions avec les verbes composés déjà de la même particule (I, 25-26; VIII, 23, etc., etc.), de deux négations au lieu d'une seule (XIV, 25; I, 44, etc.), les détails pittoresques qui rendent en quelques mots la scène vivante et parlent à l'imagination, la prédilection pour les diminutifs (V, 39-40; V, 41-42; VII, 25; V, 23, etc.), l'usage fréquent du discours direct au lieu du simple récit. — Ajoutons-y, comme trait caractéristique, les fréquentes citations de mots araméens (V, 41; VII, 34, etc.), des tournures hébraïques assez nombreuses, et une assez grande quantité de mots qu'on peut considérer comme lui appartenant en propre.

Le style de l'auteur du premier évangile se distingue de celui de la première source en ce qu'il abrège, quand il le peut, les récits détaillés et parfois quelque peu prolixes de celle-ci, et cherche à expliquer les tournures difficiles et à donner un ton plus correct aux expressions peu grammaticales. En général, le grec en est meilleur. Il est d'ailleurs caractérisé aussi par un certain nombre d'expressions ou de formules qui n'appartiennent qu'à lui, ainsi: *ἕνα πληρωθῆ, ἡ ἁγία πόλις* en parlant de Jérusalem, *εἰς τὸ ὄνομα*, là où les autres synoptiques disent *ἐν* ou *ἐπὶ τ. ὄν.*, l'emploi très-fréquent du mot *οὐρανός* (*Βασιλεία τῶν οὐρανῶν* revient 27 fois), l'usage de la particule adverbiale *τότε* pour marquer les transitions, qui se trouve 91 fois dans l'évangile, etc., etc.

Luc, à son tour, cherche à rendre le style de l'ouvrage original plus coulant, à remplir les lacunes en établissant un rapport entre les faits et en retrouvant autant que possible un ordre chronologi-

que; il ajoute certaines explications qui ont déjà un caractère plus ou moins dogmatique (Luc, XX, 36-38; XXI, 8, etc., etc.). En général, il montre un écrivain qui réfléchit davantage sur les faits et qui possède un vrai talent de style. Cependant l'auteur a moins retravaillé ses sources que Matthieu et il est aisé de les reconnaître encore dans sa narration. — Le style de Luc, au reste, se distingue, lui aussi, par la prédilection pour certaines expressions qu'il substitue régulièrement à celles qui se trouvent dans les autres évangiles ($\nu\tilde{\nu}$ au lieu de $\alpha\rho\tau\iota$; $\lambda\acute{\iota}\mu\eta$ pour $\theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$, etc.), par l'emploi de certains mots dans un sens différent, ou avec un autre genre ($\epsilon\lambda\epsilon\omicron\varsigma$ neutre dans Luc, masculin dans Matth. et Marc), par l'usage fréquent des participes et par la présence d'une foule de mots qui n'appartiennent qu'à lui entre tous les évangélistes et qui se retrouvent également dans les Actes des apôtres. — Enfin Luc présente deux particularités qui méritent de fixer l'attention: c'est, d'une part, la parenté remarquable, soit pour les tournures, soit pour les mots eux-mêmes, de son style avec celui de Paul, parenté qui confirme ce que nous savons d'ailleurs de ses relations avec l'apôtre des gentils; d'autre part, ce sont les hébraïsmes qui abondent dans sa narration et qui surprennent d'autant plus que, lorsqu'il exprime ses propres réflexions, il écrit en fort bon grec (Luc, I, 1-4): ce phénomène ne s'explique que par l'emploi de sources dont il a voulu conserver le caractère.

Au surplus, bon nombre de morceaux dans Matthieu et dans Luc se distinguent encore par certains caractères qui leur sont propres: ce sont ceux dans lesquels nous avons reconnu l'existence d'une seconde source, les $\lambda\acute{o}\gamma\iota\alpha$. — Le style de ces morceaux présente comme traits spéciaux le parallélisme constant des membres de phrase, et l'emploi de formes ou de mots qui ne se retrouvent que là; ainsi la forme hébraïsante $\acute{\iota}\epsilon\rho\upsilon\sigma\alpha\lambda\acute{\eta}\mu$ pour $\acute{\iota}\epsilon\rho\sigma\acute{o}\lambda\upsilon\mu\alpha$, l'expression $\delta\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\tilde{\iota}\nu$ $\epsilon\tilde{\nu}$ $\tau\acute{\iota}\nu\iota$ (Matth. X, 32; Luc, XII, 8), la négation $\omicron\tilde{\upsilon}\chi\acute{\iota}$, l'emploi pléonastique de $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$ avec le substantif (par exemple: $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$ $\varphi\acute{\alpha}\gamma\omicron\varsigma$ $\kappa\alpha\iota$ $\omicron\iota\tilde{\nu}\omicron\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$, Matth. XI, 19; Luc, VII, 34, etc.).

Enfin, le style de Marc lui-même, quoique se rapprochant beaucoup de celui de la source qu'il a suivie, en diffère par quelques particularités que nous reconnaissons entre autres dans les passages où Matthieu et Luc sont d'accord et où il ne concorde pas avec eux, dans les latinismes assez fréquents sur lesquels nous aurons à revenir plus tard, et dans un certain nombre de mots qui paraissent lui appartenir à lui seul et ne se retrouvent pas dans les autres synoptiques ni même dans tout le Nouveau Testament. Il est à remar-

quer que Marc ne présente aucun des traits qui distinguent spécialement le premier ou le troisième évangile, ou les *λόγια*; preuve de plus du peu de réalité de l'hypothèse de Griesbach.

IV. Valeur historique des évangiles synoptiques.

Après avoir cherché à déterminer l'origine et les rapports réciproques de nos trois premiers évangiles, il nous reste à jeter un coup d'œil sur leur contenu, afin de nous demander quelle importance ils ont comme *documents historiques*.

a) Toutefois nous devons, auparavant, rappeler *les données traditionnelles* que nous possédons sur chacun d'eux pour les comparer avec les résultats que nous avons obtenus.

D'après l'opinion unanime de l'ancienne église, le premier évangile est l'œuvre de l'apôtre Matthieu, — sans doute le même que le péager Lévi (Marc, II, 14) — qui l'aurait écrit, en langue araméenne, avant de quitter Jérusalem. — Or, l'étude de l'évangile nous a prouvé que cette tradition, telle qu'elle est formulée, ne saurait être admise comme historique. Nous avons vu que l'auteur doit avoir écrit en grec; nous avons reconnu ensuite que son ouvrage est une composition secondaire pour laquelle il a employé et retravaillé des sources plus anciennes, et nous pouvons citer plus d'un passage qui ne sauraient avoir été écrits par un témoin oculaire. Au reste, l'évangile lui-même ne se donne point pour être l'œuvre de l'apôtre Matthieu.

D'autre part, nous devons accorder que la tradition renferme un élément de vérité, qui en explique l'origine. Nous avons constaté, en effet, et le fragment de Papias nous a confirmé dans cette opinion, que Matthieu a écrit une collection des paroles du Seigneur et que cette collection a été employée par l'auteur du premier évangile, qui l'a insérée en très-grande partie dans son ouvrage.

Quand au second évangile, les Pères de l'église l'attribuent sans exception à Marc, le même disciple qui est aussi appelé Jean, fils de cette Marie dans la maison de laquelle se réunissaient les chrétiens de Jérusalem (Act. XII, 12). Il doit avoir accompagné à Rome l'apôtre Pierre, auquel il servait d'interprète (*ἐρμηνευτής*), et composé son évangile d'après ce qu'il avait gardé dans son souvenir des prédications de l'apôtre après la mort de celui-ci. Cette tradition est, il est vrai, fort contestable en plus d'un point; elle n'est pas même toujours conforme à elle-même, en ce sens que les Pères

plus récents veulent que le second évangile ait été écrit par Marc du vivant même de Pierre et sous sa dictée. Cependant, rien ne nous empêche de voir dans ses données essentielles un élément historique réel. Non que le second évangile lui-même puisse être l'ouvrage de Marc dont parlent les Pères: le caractère secondaire de cet écrit ne permet pas de l'admettre; mais la source qu'il a reproduite, avec fort peu de changements d'ailleurs, est très-probablement due à la plume de ce disciple. C'est ce que confirment les nombreux et minutieux détails qu'elle renferme, les renseignements très-exacts qu'elle contient sur l'apôtre Pierre, ou que ce disciple seul pouvait avoir donnés (V, 37, 41-43; VIII, 29-33; IX, 5, 6, etc.), et la circonstance remarquable que Justin Martyr, citant le passage Marc, III, 16, l'indique comme se trouvant dans les ἀπομνημονεύματα Πέτρου.

L'auteur du troisième évangile est le seul qui parle de lui-même (Luc, I, 1-4). Depuis Irénée la tradition ecclésiastique voit en lui Luc, le compagnon de l'apôtre Paul, dont parlent fréquemment les épîtres de celui-ci; il était sans doute payen de naissance (Col. IV, 11-14), médecin de sa profession (ibid.) et possédait apparemment une culture assez développée.

La tradition va, il est vrai, plus loin encore: elle veut que Luc ait aussi écrit en quelque sorte sous la dictée et en tous cas avec l'approbation de Paul. Or, nous ne pouvons la suivre jusque-là; le prologue du troisième évangile lui-même ne nous le permet pas. Là, en effet, l'auteur déclare qu'il a recherché les renseignements des témoins oculaires et ne parle point de Paul, qui n'avait pas vécu avec Jésus comme les autres apôtres. Mais les critères internes et en particulier le caractère général de l'ouvrage, sur lequel nous aurons à revenir, s'accordent avec les données externes pour nous faire voir dans cet évangile l'œuvre de Luc qui accompagna l'apôtre Paul dans son voyage de mission de Troas à Philippes, puis dans son dernier voyage à Jérusalem.

Après être demeuré quelques semaines dans cette ville, il passa deux années avec Paul, prisonnier à Césarée, et pendant ce séjour il a pu recueillir les détails concernant le ministère de Jésus en Judée, desquels il a enrichi l'histoire évangélique. De plus, le diacre Philippe (Act. VIII, 40; XXI, 8), qui demeurait à Césarée et qui avait évangélisé la Samarie, a pu lui fournir la matière de plusieurs récits où il s'agit des Samaritains, tels que Luc, IX, 52 et suiv.; X, 33 et suiv.; XVII, 16 et suiv.

b) *Caractère dogmatique des trois synoptiques.* L'école critique qui

voit dans les évangiles les représentants de certaines tendances intentionnelles, rapporte l'évangile de Matthieu au parti du judéo-christianisme, et cite plusieurs passages qui paraissent accuser l'esprit particulariste de l'auteur, comme la généalogie remontant jusqu'à Abraham, les paroles sur la valeur permanente de la loi (Matth. V, 17-19; XI, 13, etc., etc., etc.¹).

Cependant, Schwegler² lui-même et Baur³ plus encore, ont déjà fait remarquer que ce caractère ne pouvait être signalé dans l'évangile entier, et l'étude de celui-ci prouve qu'il renferme tout autant de passages favorables à l'universalisme et directement contraires aux tendances du judaïsme (il suffit de citer Matth. XXI, 43, et les paraboles des chap. XX, XXI, XXII) que de traits que l'on peut interpréter dans le sens du particularisme juif. Un bon nombre de ces passages ne se rencontrent même que dans Matthieu seul, et la présence simultanée des uns et des autres, aussi bien que le caractère général de la composition, montre l'absence évidente de toute intention dogmatique. L'auteur, au contraire, conserve à ses sources le caractère qu'elles présentaient, et nous montre ainsi, conformément à l'histoire, réunis en la personne de Jésus les deux éléments du christianisme primitif qui, plus tard, entrèrent en lutte.

Mais si l'évangile de Matthieu n'est pas l'œuvre du parti judéo-chrétien, on a affirmé, d'autre part, qu'il avait été écrit dans un but apologétique et pour prouver aux Juifs non-chrétiens et aux chrétiens sortis du sein du judaïsme que Jésus était vraiment le Messie promis par les prophètes⁴. De là, dit-on, les fréquentes citations de l'Ancien Testament, la formule *ἵνα πληρωθῆ* revenant fort souvent avec les passages prophétiques cités, etc. On ne saurait nier qu'il n'y ait là quelque chose de vrai, en tant que le premier évangile porte l'empreinte du milieu dans lequel il a vu le jour et était destiné avant tout à l'usage des chrétiens de la circoncision. Mais il contient un si grand nombre de récits et surtout de paroles de Christ, qui n'ont aucun rapport avec la thèse qu'il aurait voulu démontrer, qu'on ne peut voir dans cette thèse l'intention première de l'auteur. Son ouvrage est avant tout un ouvrage *historique*.

¹ Köstlin, *Der Ursprung und die Komposition der synoptischen Evangelien*, 1853.

² *Nachapostolisches Zeitalter*, I, 1845.

³ *Theolog. Jahrbücher*, 1843, et *Untersuchungen der Evangelien*, 1847.

⁴ Credner : *Einleitung*; et *Das Neue Testament nach Zweck*, II. Ewald, *Jahrbücher*, II. Meyer : *Comment. zu Matthæus*. Hengstenberg : *Evang. Kirchenzeitung*, 1858.

Nous pouvons en dire tout autant, et à plus forte raison, du second évangile. On pourrait être surpris de n'y trouver qu'un fort petit nombre des enseignements de Jésus, tandis que l'évangéliste répète souvent que le Seigneur annonçait au peuple « la parole » (Marc, I, 21 ; II, 2 et passim). Ce phénomène s'explique par le fait que Marc connaissait sans doute les λόγια de Matthieu, et a voulu, non les répéter, mais leur donner plutôt un complément historique.

Au reste, l'auteur lui-même était un juif de naissance, comme le prouveraient à eux seuls les fréquents hébraïsmes de son style : mais, il était entièrement sorti du sein du judaïsme (il nomme les juifs, en se séparant nettement d'eux, πάντες οἱ Ἰουδαῖοι, comme le quatrième évangile) ; il écrit pour des chrétiens d'entre les gentils, ce qu'indiquent déjà les nombreux latinismes que nous rencontrons, à côté des tournures hébraïques, dans son écrit. — Donc, ici encore, nulle tendance particulière. Aussi, l'école de Tubingue a-t-elle fini par envisager le second évangile, après avoir cherché à lui assigner une place dans les luttes de partis du premier siècle après J.-C., comme l'un des ouvrages destinés à amener la conciliation entre les tendances opposées ; mais il faut pour cela méconnaître absolument l'originalité et le caractère naïf et pittoresque du récit de Marc.

On sait que les principaux représentants de l'école de Tubingue, et en particulier Baur lui-même, Hilgenfeld et plus encore Volkmar¹, ont vu dans l'évangile de Luc, une tendance marquée d'opposition contre le judéo-christianisme, l'évangile écrit au point de vue de Paul, contrairement à celui des chrétiens sortis du judaïsme que représenterait le premier évangile. Mais nous avons vu que Luc a écrit son évangile d'une manière tout à fait indépendante de celui de Matthieu ; ainsi tombe déjà un des principaux arguments sur lesquels s'appuie cette théorie. D'ailleurs, si Luc avait voulu corriger Matthieu au point de vue universaliste, il aurait eu la main bien malheureuse en supprimant l'ordre d'évangéliser « toutes les nations » (Matth. XXIV, 14 ; XXVIII, 19). Bien plus, le troisième évangile ne contient absolument rien qui soit dirigé contre la Loi, ni contre le judaïsme en lui-même, et les sources auxquelles il puise renferment plus d'un élément judaïque, qu'il ne cherche point à éloigner ou à dissimuler.

D'autre part, il est parfaitement vrai de dire qu'il y a entre Luc

¹ Theolog. Jahrbücher, 1850. *Evangelium Marcion's*.

et Paul plus d'un rapport, comme nous l'avons vu déjà pour la langue, soit dans les détails soit dans les idées générales. L'institution de la Sainte-Cène (Luc, XXII, 19-20), et le récit des apparitions du ressuscité (Luc, XXIV) sont tout à fait conformes à 1 Cor. XI et XV, et présentent certaines divergences avec Matthieu et Marc. De même l'universalisme du troisième évangile, qui se retrouve déjà dans la généalogie de Jésus remontant jusqu'à Adam, et l'idée du pardon, de la libre grâce de Dieu qui y revient souvent et y occupe une grande place, rappellent les traits distinctifs de l'enseignement de Paul. Nous y reconnaissons donc l'*esprit* du paulinisme, mais nullement le produit d'une tendance exclusive ou l'œuvre d'un parti. Ici encore, comme dans les autres synoptiques, nous avons un ouvrage purement historique.

c) *Date et lieu de la composition.* Nous commençons par déterminer le *terminus ad quem*. Baur a cherché à le faire descendre autant que possible, se fondant essentiellement sur ce que le contenu des évangiles ne pouvait être de l'histoire réelle, et a fixé comme date de la composition de nos synoptiques les années 130 à 150 après J.-C. Mais il est certain que Justin Martyr, qui vivait de 103 à 167, a connu en tous cas Matthieu et Luc; il est certain également que Marc est cité dans les *Homélies clémentines* qui parurent de l'an 150 à 160¹, que Celse qui vivait dans la seconde moitié du second siècle a connu tous les Évangiles, et qu'aucune contestation ne s'est élevée nulle part sur l'authenticité de ces livres. Par conséquent, ils étaient en usage dans l'église avant l'année 140 ou 150, ce qui suppose déjà une composition bien antérieure à l'époque à laquelle Baur veut s'arrêter. Cependant, nous pouvons aller plus loin encore dans cette détermination. A cet égard, les discours eschatologiques de Jésus (Matth. XXIV; Marc, XIII; Luc, XXI) nous fournissent de précieuses indications. Cette prophétie, autant que nous pouvons en juger d'après la source primitive, se composait de trois portions: l'annonce des ἀρχαὶ ὠδίνων, pendant lesquelles l'évangile doit se répandre partout, et qui se termine par ces mots: ἀλλ' οὐπω ἐστὶν τὸ τέλος (Marc, XIII, 7); la prédiction de la ruine de Jérusalem et du Temple, à l'occasion de laquelle les chrétiens doivent s'enfuir, ce sont les jours de la θλίψις (Marc, XIII, 20), enfin, l'annonce de l'avènement glorieux de Christ μετὰ τὴν θλίψιν ἐκεινὴν (Marc, XIII, 24).

¹ Cf. *Uhlhorn*: Die Homilien und Recognitionen des Clemens Romanus, 1854, p. 434.

Or, le premier évangile confond ces deux derniers événements et attend le retour de Christ *immédiatement* (εὐθείως, Matth. XXIV, 29) après la destruction de Jérusalem. Il a dès lors été écrit *avant* cette catastrophe qui eut lieu en 70 — quoique probablement très-peu d'années et peut-être de mois auparavant.

Luc, au contraire, présente les discours eschatologiques de Jésus sous un jour différent. Il distingue avec soin les prédictions relatives à la ruine de Jérusalem et au jugement qui doit frapper spécialement les Juifs (τῶ λαῶ τούτῳ, Luc, XXI, 23) de celles qui se rapportent à l'avènement de Christ et au jugement final. Entre ces deux événements s'étend, d'après lui, une période pendant laquelle Jérusalem sera *παρουμένη ὑπὸ ἐθνῶν ἄχρι οὗ πληρωθῶσιν καιροὶ ἐθνῶν* (Luc, XXI, 24). Si nous considérons en outre que certains traits de la prophétie dans Luc semblent supposer par leur précision que la ruine de Jérusalem était effectivement arrivée (Luc, XIX, 43-44; XXI, 20-24), et que les mots ὁ καιρὸς ἤγγικε étaient déjà envisagés comme la devise des imposteurs (Luc, XXI, 8), nous concluons que le troisième évangile a été composé *après* la ruine.

A l'égard du second évangile, il faut distinguer entre la source qui lui a servi de base et l'ouvrage que nous possédons. Le premier de ces écrits doit avoir été composé en tous cas avant l'an 70, les mots ὁ ἀναγιγνωσκων νοεῖτω (Marc, XIII, 14) dits à propos de « l'abomination de la désolation entrant où elle ne doit pas être » — qui s'y trouvaient et que Matthieu a conservés (Matth. XXIV, 15), — supposent l'approche de la catastrophe qui n'était pas encore accomplie. — D'autre part, l'auteur de notre évangile de Marc paraît avoir retravaillé quelque peu ces données au point de vue d'une attente moins immédiate de l'avènement de Christ; ainsi il n'a pas le εὐθείως de Matthieu, quoique ce mot soit une de ses expressions de prédilection. Puis, si nous comparons Marc, IX, 1, avec les parallèles et en particulier avec Matth. XVI, 2-8, nous remarquons que, tandis que celui-ci parle de la venue du *fils de l'homme*, Marc parle seulement de celle du *règne de Dieu* venant avec puissance. D'après ces indices nous croyons pouvoir assigner à notre évangile de Marc une date postérieure à la destruction de Jérusalem.

Cependant, si le second et le troisième évangiles ont été composés après l'an 70, ce doit être assez peu de temps après ce moment. Tous les trois, en effet, attendent que « cette génération » (αὐτῆ ἡ γενεά, ce qui ne peut s'entendre que d'une génération humaine) ne passera point avant que la prophétie tout entière ne

soit accomplie. Nous ne pouvons dès lors descendre plus bas que cinq ou tout au plus dix ans après l'année 70.

Comme *terminus a quo*, nous pouvons fixer approximativement, pour les sources elles-mêmes, l'extension de l'église au milieu du monde païen, vers 60, extension qui rendit nécessaire la rédaction de la tradition orale. Probablement les *λόγια* furent mis par écrit en première ligne, puis l'ouvrage qui nous a été conservé dans notre second évangile. Ainsi la littérature synoptique tout entière serait née entre l'an 60 et l'an 80.

Quant au *lieu* de la composition, il est permis de penser que l'évangile de Matthieu, composé, — tout son contenu le prouve, — en Palestine et pour des chrétiens palestiniens, à une époque voisine du siège de Jérusalem par les armées romaines, a été écrit à *Pella*, dans la Pérée, où les chrétiens s'étaient réfugiés au commencement de la guerre. C'est ce que paraît supposer le *πέραν τοῦ Ἰορδάνου* (Matth. XIX; Marc, X, 4).

Pour ce qui concerne l'évangile de Marc, on peut, avec une vraisemblance qui approche de la certitude, indiquer *Rome* comme le lieu de sa composition. La circonstance que l'auteur désigne Simon de Cyrène comme étant le père de Rufus, qui était bien connu à Rome (cf. Rom. XVI, 13), et les très-nombreux latinismes de son langage rendent la chose tout à fait probable.

C'est sans doute à *Rome* aussi que fut écrit le troisième évangile; au moins la comparaison avec le livre des Actes des apôtres (Act. XXVIII, 12 et suiv.) prouve que Théophile, à qui le livre était adressé, connaissait la géographie de l'Italie et les environs de Rome.

Quant aux sources des synoptiques et en particulier à la première d'entre elles, il est probable que, puisqu'elle a été employée pour la composition du premier évangile, elle a été écrite non loin de la Palestine, peut-être en *Syrie*, où l'apôtre Pierre séjourna et exerça assez longtemps son ministère. — Les *λόγια* de Matthieu ont été sans aucun doute écrits en Palestine.

d) Crédibilité des évangiles synoptiques. Les sources dans lesquelles ils ont puisé la matière de leurs récits datent d'une époque si rapprochée des faits qu'elles racontent que cela seul exclut entièrement la possibilité de la formation de mythes, comme le veut Strauss, pour expliquer l'histoire évangélique.

Or, si des sources nous passons aux évangiles eux-mêmes, nous remarquons que Marc reproduit presque textuellement l'une d'elles et mérite dès lors la même confiance. Matthieu, sans doute,

retravaille davantage les sources et les combine suivant le besoin, mais sans les altérer, nous l'avons vu, dans leur nature intrinsèque. Luc a peut-être, il est vrai, quelque prédilection pour les traits merveilleux, mais elle n'influe nullement sur l'ensemble de l'histoire. Bien plus, le soin avec lequel il recueille les données historiques, en les juxtaposant même au prix de la clarté du récit et de la chronologie, prouve qu'il les envisageait comme tout à fait dignes de foi.

Ce sont donc des faits, c'est une histoire réelle que nous donnent nos trois évangiles: tel est le résultat auquel une critique vraiment historique est nécessairement conduite, en opposition avec la théorie de Strauss et de l'école de Tubingue.

D'un autre côté, il faut reconnaître l'inutilité des efforts que fait une tendance tout opposée pour établir une concordance absolue, une harmonie complète entre nos trois évangiles. Si le fond de l'histoire est certainement le même, il y a entre eux à côté de cela des différences qu'il ne faudrait pas vouloir méconnaître. Ainsi, tandis que, d'après Marc, Jésus n'est reconnu que peu à peu et pas tout de suite pour le Messie, et que l'opposition des Phariséens grandit petit à petit de même que l'ignorance des disciples diminue graduellement, dans Matthieu les traces de ce développement disparaissent et Jésus se présente et est accueilli tout d'abord comme le Christ. Certaines expressions qu'il emploie supposent également une manière d'envisager la personne et l'œuvre de Jésus à un point de vue plus dogmatique; ainsi Jésus est nommé Ἰησοῦς Χριστός, Simon, dès le commencement, Pierre, les douze sont appelés apôtres, dès le dixième chapitre (X, 2).

Luc, de son côté, apporte une certaine confusion dans le tableau de la vie de Jésus, par l'intercalation dans son récit de sa seconde source, laquelle ne pouvait se combiner que difficilement avec la première. Au reste, cette source même sert à montrer combien l'œuvre de Jésus dépasse ce que nous en savons, et elle prouve en particulier que, quoique les synoptiques paraissent l'ignorer, il a été plusieurs fois à Jérusalem et en Judée avant ses souffrances et sa mort (cf. Act. X, 39). C'est ce que suppose déjà le mot προσάξις (Luc, XIII, 34), et ce qui seul explique certains traits de la première source qui demeureraient sans cela énigmatiques, comme la présence autour de Jésus au commencement de son ministère, de foules venant de Jérusalem et de la Judée (Marc, III, 7, 8), les relations de Jésus avec Joseph d'Arimatee qui avait une propriété

à Jérusalem (Marc, XV, 43-46), et la circonstance qu'il connaissait fort bien Jérusalem (Marc, XI, 3 ; XIV, 14-32).

C'est précisément la reproduction presque intégrale et très exacte de cette seconde source (les *λόγια*), qui fait pour l'historien le prix de l'évangile de Luc.

e) *Caractère historique des sources.* D'après tout ce que nous venons de voir, nous pouvons affirmer que la première source (Prôto-Marc), reproduisant dans leur fraîcheur les souvenirs encore vivants des disciples, présente un tableau fidèle et sûr du *ministère galiléen* de Jésus. Sans doute certains traits, comme, par exemple, le groupement de sentences qui ne se rapportent point au même objet, la forme parfaitement précise des prédictions de Jésus relatives à sa résurrection, supposent déjà en quelque mesure un remaniement de l'histoire, mais ce ne sont là que des traits isolés et qui n'influent point sur l'ensemble de l'œuvre. Et, si nous comparons cette source, pour autant que nous la retrouvons dans l'évangile de Marc, avec le premier et le troisième évangiles, nous remarquons qu'elle rend les faits avec leur caractère spécial, sans aucune tentative de généralisation, qu'elle exprime avec naïveté l'impression que devait produire l'apparition de Jésus sur ceux qui l'entouraient, et indique avec précision les lieux, les moments (Marc, II, 1-26 ; XV, 25, etc., etc.), les nombres (Marc, II, 3 ; V, 13 ; VI, 7, etc.), les noms (Marc, I, 20 ; III, 17, etc.), autant de preuves de la vérité du récit et de sa réalité historique.

Quant aux *λόγια*, ils ont une certitude historique d'autant plus grande qu'ils sont dus sans doute à la plume d'un témoin oculaire de la vie de Jésus. D'ailleurs le contenu même de ces discours, la puissance et la profondeur qui les distinguent, le charme tout particulier qu'ils exercent sur qui les relit, en garantissent, indépendamment de toute autre considération, l'authenticité.

Enfin — et ceci est décisif pour établir la fidélité de chacune de ces sources — elles se supposent l'une l'autre et concordent dans tous les points essentiels. Ainsi dans toutes les deux les discours de Jésus ont le même caractère, souvent le même contenu, et supposent les mêmes circonstances historiques. Toutes les deux également nous montrent en Jésus les mêmes pensées dominantes, les mêmes relations avec Dieu (par exemple : Luc, X, 22, cf. Marc, II, 10), la même manière d'envisager la Loi, qu'il déclare, d'une part, indestructible, tandis que de l'autre il se met au-dessus d'elle, suivant qu'il en considère le contenu éternel ou la forme extérieure. Toutes les deux nous présentent la même image

du caractère de Jésus, de ce caractère dont la grandeur consiste à réunir et à concilier les contrastes les plus opposés; toutes les deux nous font admirer en lui la même connaissance intime de l'Ancien Testament, le même sentiment profond de la nature, le même don merveilleux de voir dans toutes les choses de la terre une image et un symbole des choses du royaume des cieux.

f) *Esquisse de la vie de Jésus d'après la première source.* Le résultat le plus précieux de notre travail est peut-être que nous puissions, au point où nous sommes arrivés, présenter, d'après les documents que nous avons étudiés, une image sûre et distincte de la personne et de l'œuvre de Jésus. C'est là ce qui manque en particulier aux théologiens de l'école de Tubingue, quelque progrès qu'ils aient fait d'ailleurs sur Strauss. — Or, c'est la première source de nos évangiles synoptiques ou, si l'on veut, l'évangile de Marc qui nous montre le mieux, dans sa fraîcheur primitive et sans préoccupation dogmatique, ce que fut la vie de Jésus, et nous fait assister au développement humain de sa personne et de son œuvre. Marc, en effet, laisse entièrement de côté l'histoire mystérieuse de la naissance de Christ; il l'appelle simplement Jésus de Nazareth (I, 9), le charpentier (VI, 3). D'après lui, ce n'est qu'au baptême que commencent les événements merveilleux dans sa vie. Alors l'esprit de Dieu descend sur Jésus, et dès ce moment se révèle en lui une puissance qui dépasse la mesure humaine. Avant tout, poussé par l'Esprit, il se retire dans la solitude du désert; puis il se met à agir en déployant un pouvoir et une énergie irrésistibles. Il choisit ses disciples, entre immédiatement en lutte avec les mauvais esprits, et la foule se presse autour de lui, tellement qu'il se voit obligé de chercher la retraite et le repos. — Aucun des évangélistes n'a fait ressortir, aussi bien que Marc, l'énergie de ce commencement du ministère de Jésus.

Ce ministère lui-même se partage, d'après le second évangile, en sept cycles que nous pouvons caractériser comme suit :

1° Commencement de l'œuvre de J.-C. à Capernaüm et premier voyage dans les lieux d'alentour (I, 21-45).

2° Séjour à Capernaüm, où tous se pressent autour de lui, et premiers symptômes d'inimitié (II, 1 — III, 6).

3° Sermon sur la montagne et choix des douze. L'opposition augmente et le discours sur la montagne (que Luc nous a conservé dans sa forme primitive) roule essentiellement sur la patience dans la persécution et l'amour des ennemis (III, 7-19).

4° Les Pharisiens prétendent que Jésus est possédé, les siens qu'il a perdu la raison, et il se sépare d'eux (III, 19 — IV, 34).

5° Voyage dans la contrée de Gadara et à Nazareth, où il est aussi mal reçu (IV, 35 — VI, 6).

6° Mission des douze et mort de Jean-Baptiste, annonçant celle de Jésus lui-même. C'est le commencement de la crise (VI, 7 — VII, 37).

7° Transfiguration, et confession de Pierre, au moment où Jésus part pour Jérusalem et va au-devant de la souffrance (VIII, 1 — IX, 50).

Ainsi, à mesure que les disciples ont appris à connaître toujours mieux leur maître et à saluer enfin en lui le Messie, la haine de la portion incrédule du peuple est allée en grandissant, et maintenant, repoussant tout moyen violent de se défendre, il va succomber devant elle. C'est cette dernière période que retracent les derniers chapitres de Marc, depuis X, 1 à la fin.

Le même développement graduel se remarque dans les discours de Jésus que Marc nous a conservés. D'abord, en effet, il parle moins de lui-même que de *son royaume*, et se présente d'une manière analogue à Jean-Baptiste; puis, dans le sentiment que son œuvre ne peut être accomplie que par lui seul, il insiste davantage dans ses enseignements sur *sa personne*, il se présente lui-même comme le Messie, en se nommant le *fils de l'homme*, et ce n'est que plus tard encore qu'il s'appelle le *Fils de Dieu*.

En recueillant ces traits divers, nous voyons se dessiner devant nous le portrait de l'homme parfait, chez lequel l'intelligence, le sentiment, l'imagination, les qualités les plus diverses, les plus opposées même, et les facultés les plus éminentes se réunissent dans une merveilleuse harmonie, qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Marc, en nous faisant assister au développement de cette personnalité unique, nous en a fait comprendre la réalité.

g) *Les récits de miracles dans les synoptiques.* La science qui nie a priori la possibilité du miracle pourrait nous objecter que les nombreux récits de miracles rapportés dans nos évangiles rendent impossible la tentative d'en tirer un tableau fidèle et historique de la vie de Jésus, ou nous demander de fournir la preuve que ces récits n'occupent dans l'histoire évangélique qu'une place tout à fait secondaire et peuvent en être retranchés sans nuire au fond du récit. — Or, qu'en est-il de cette objection? Quelle place occupe dans la narration des synoptiques le récit des miracles de Jésus et quel degré de confiance devons-nous accorder à cette portion de

l'histoire ? — Voilà ce qu'il nous reste à examiner, bien entendu au point de vue purement historique.

Remarquons d'abord que les miracles qui nous sont racontés dans les trois premiers évangiles se partagent en deux classes : l'une comprenant essentiellement des *guérisons*, œuvres d'amour, reposant sur le rapport étroit qui existe entre le mal physique et le mal moral ; l'autre se composant de faits d'une nature un peu différente qui apparaissent plutôt comme une *démonstration de puissance*, ainsi la marche de Jésus sur les eaux, la transfiguration, etc. A l'égard de ces derniers, la question n'est pas claire et ne le sera peut-être jamais ; la solution dépend de l'idée que l'on se fait de la puissance de Jésus sur la nature, puissance dont sa résurrection est l'acte le plus décisif. Pour ce qui concerne spécialement la résurrection de Christ, les synoptiques ne nous fournissent pas des données suffisantes, à cause des divergences de leurs récits, et le cadre que nous nous sommes tracé nous oblige à laisser entièrement de côté tout ce qui concerne cette classe de miracles.

Quant à ceux de la première espèce, les renseignements donnés par les évangiles synoptiques sont nombreux et suffisants. Or, nous l'avons vu déjà, il s'est écoulé si peu de temps entre les faits et la relation écrite de ces faits qu'il n'y a point de place pour la formation de mythes. En effet, la première source des synoptiques remonte jusqu'à l'apôtre Pierre et les *λόγια* jusqu'à Matthieu, tous les deux témoins oculaires de la vie de Jésus. — Aussi les théologiens de l'école de Tubingue qui, d'une part, pensent que le principal auteur du premier évangile a été un témoin oculaire des faits, et, de l'autre, ne veulent voir que des mythes dans les récits de miracles, tombent-ils dans une contradiction évidente avec eux-mêmes. On est en droit, en effet, de leur demander de déclarer, ou que Matthieu a été le jouet d'une constante hallucination, ou que les faits extraordinaires qu'il raconte sont réels.

Mais il y a plus : les récits de miracles forment une partie intégrante de l'histoire évangélique, tellement que les traits les plus originaux et les plus indubitables de la vie et du caractère de Jésus sont dans un rapport étroit et indissoluble avec les miracles qu'il accomplit. Nier ceux-ci et affirmer néanmoins la réalité de ces traits, c'est vouloir cueillir des fruits sur un arbre dont on nie l'existence.

Sans doute les miracles se rattachaient à des conditions qui échappent en bonne partie à notre appréciation, mais un historien

impartial ne saurait en méconnaître la réalité, comme il doit reconnaître aussi que nous possédons dans nos évangiles une image de la vie et de la personne de Christ aussi complète et aussi fidèle que la piété et la science peuvent la désirer.

H. DuBois, pasteur.

(Fin de la première partie.)